

Dans la gueule du loup

aventures italiennes

Jean-Pierre Cavanna

Jean-Pierre Cavanna

Dans la gueule du loup
aventures italiennes

© Jean-Pierre Cavanna, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4732-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première époque 1939-1941

Prologue

Cette année, les aubépines sont en fleur de bonne heure, plus de gelées à craindre. Le chemin caillouteux descend en se tortillant jusqu'au torrent. Primevères jaunes et blanches et crocus orange et violets sont au rendez-vous.

C'est plus court par là. La route qui descend du hameau serpente à travers prés et bois, et à pied, il faut le double du temps pour atteindre le bord de la rivière. Le tunnel formé par les fleurs blanches, immaculées dans ce soleil matinal, camoufle la rapide progression du gamin aux yeux des pères, frères, oncles et cousins plus âgés qui travaillent aux labours de printemps. Lui, c'est le petit qui peut, quand bon lui semble, courir à droite et à gauche, aller voir les femmes à la cuisine, chiper un peu de polenta encore brûlante, courir dans la cour de la ferme après les poules et les dindons, redonner en cachette une tournée de foin aux lapins, même aller embrasser sa mère quand ça lui prend.

Entre de petits espaces boisés s'étagent quantité de maigres champs qu'il faut travailler à la main. Jamais une de leurs machines aux grands propriétaires, ne pourraient s'aventurer dans ces lieux difficiles d'accès. Ceux-là, les gens de la ville n'ont d'ailleurs jamais essayé de s'emparer de ces terres qui demandent un travail harassant, qu'on pourrait dire inscrit dans les gènes des gens d'ici. Les familles du hameau sont installées là depuis toujours. Plus bas, au-delà de la rivière, après le vieux pont, des paysans ont été chassés de chez eux par une ruine provoquée, voire la famine pour les plus précaires, et les coups de main orchestrés par les sbires des bourgeois de la plaine acoquinés aux nouveaux maîtres fascistes. Ceux-là espèrent tirer un bon profit de l'ordre nouveau advenu après les temps incertains du retour des rescapés de la Grande Guerre, la tête farcie d'amères désillusions pour certains ou d'espoirs utopiques de jours meilleurs pour d'autres. Si le fascisme a su convaincre une partie de la masse ouvrière se retrouvant oubliée par la victoire de 1918, il n'a eu que peu de prise sur le monde paysan assis sur ses traditions.

Le hameau a payé son tribut à la grande faucheuse. Les noms, gravés sur le petit monument, rappellent ceux des familles qui occupent ce groupe de bâtiments. Les fratries ont été décimées aussi sûrement que pendant la grande peste. On en a perdu l'habitude, et l'envie, de prier le bon dieu de revenir parmi les hommes de bonne volonté. D'ailleurs l'église se trouve au bourg, on n'a

jamais trouvé le temps ni l'argent pour grimper là-haut bâtir, même une chapelle. Ceux d'en bas étaient trop pressés de se faire construire et embellir leur propre édifice. Mais il faut bien descendre de temps en temps pour l'office du dimanche et pour les fêtes carillonnées. On s'en dispense lorsque les événements climatiques ne permettent même pas la présence d'un chien dehors ou quand les travaux agricoles commandent. Malgré tout, par tradition, quelques femmes accompagnées des gosses les moins utiles aux champs sont dépêchées en délégation vers le saint édifice. L'hiver, la neige recouvre tout : on ne le dit pas ouvertement mais on est bien content d'avoir ce prétexte pour rester le dimanche matin un peu plus longtemps, au chaud, au lit. C'est souvent en décembre ou janvier, ce même jour, que les enfants sont conçus calmement, avec un peu plus de tendresse.

Le gamin suit un oiseau : un merle ? Non, une grive qui cherche des vers dans l'herbe. Il a plu hier, le garde-manger est ouvert. Mais il a effrayé le petit volatile qui bat rapidement de l'aile et se perche tout en haut d'un saule. Ses trilles, chantant le printemps revenu, semble répétées à l'infini : *plus vite, plus vite !* Le même rit de cette plaisanterie bucolique.

Voilà le torrent, il y aura encore de l'eau jusqu'à la Saint-Jean, après on ne verra plus entre de grosses pierres plates que de maigres flaques et un mince filet d'eau. Ce sera alors le repaire des serpents se chauffant au soleil : couleuvres comme vipères mais jamais ensemble. Attention, on l'a prévenu ne pas tuer une vipère mais seulement lui faire peur sinon elle reviendra la nuit lui mordre les pieds au fond de son lit !

En octobre, lui le petit, devra aller à l'école au village, en bas. Il faudra, par tous les temps, marcher six kilomètres avec son sac et son manger du midi. Le matin, ça descend, évidemment, pour remonter un peu après le pont jusqu'au bourg. Le soir, la remontée vers le hameau s'éternise et l'inquiète. L'hiver, ce périple se fera de nuit. Il sait, les grands le lui répètent trop souvent, que dans le chemin creux, guette le monstre au caca vert. Il y croit sans y croire vraiment, mais quand même...

Et puis, il y a autre chose. Pourquoi aller à l'école ? Il sait lire depuis cet été, il ne l'a dit à personne. Les pères de ses camarades et cousins du hameau répètent sans cesse que ça ne sert à rien. Un paysan n'a pas besoin de ça. D'ailleurs, la plupart ne savent pas déchiffrer ou si peu, ils reconnaissent leurs prénom et nom, ils ont même su l'écrire, enfin, grâce à leur progéniture surtout féminine. Les

filles, oui, ça peut les occuper de lire un peu, l'hiver, mais les hommes...

Après la fenaison, en attendant la moisson, il a pris l'habitude de se glisser auprès de Lucia, l'aînée des Fortunata, qui s'installe, adossée à une meule de foin, et sort son livre, les *Fiancés*¹ de Guido Manzoni, seul et unique livre du hameau que les quelques femmes sachant lire se repassent indéfiniment. Augustina, la mère de Lucia, l'a lu quatre fois et Pierretta, à seize ans, deux fois déjà. Il aime bien se tenir serré contre Lucia, elle sent bon, et elle lui a demandé s'il veut qu'elle lui lise cette longue histoire d'amour, de guerre et de malheurs, à haute voix. Il a alors pris l'habitude de suivre des yeux les signes inscrits dans le livre, qui, au fil du temps, sont devenus des sons, des lettres puis des mots, aidé en cela par le fait que Lucia suit sa lecture avec son doigt, l'index de la main droite. Pour une paysanne, elle a des mains si fines ! De temps en temps, il pose une question concernant un nom ou un mot inconnu. Malheureusement, souvent elle ne peut pas répondre à ses demandes. Alors, il se dit que, finalement, le directeur ou l'institutrice sauront eux, et que bon, l'école peut être une solution envisageable.

Une autre chose l'embête, il va falloir faire la route avec les autres enfants du hameau d'âge scolaire. Les grands garçons vont se moquer de lui, il est chétif et assez peureux, et ceux-là en jouent. Il se dit qu'il essaiera de cheminer avec les filles pour échapper aux sarcasmes de ces petits mâles. Il compte sur Albina pour le protéger, elle n'est pas très âgée, elle n'a guère que deux ans de plus que lui mais en bonne fille d'Antonio Farina, elle n'a peur de rien. Son père est rentré de la guerre en 19, auréolé de gloire. Issu de l'infanterie légère, des bersagliers, il a intégré le corps des Reparti d'assalto, les fameux Arditi, chargés de missions spéciales derrière les lignes ennemies. Ces hommes courageux portaient à l'assaut armés d'une dague et de grenades. Pourtant, il n'en parle jamais. Ses médailles sont perdues dans le fatras de la commode de la chambre. Sa femme, la belle et plantureuse Rosa que tous les hommes mariés ou non, regardent avec admiration et envie, certainement - même si jamais personne n'a osé le moindre geste - astique méticuleusement les breloques tous les onze novembre. Pour rien. Il ne les porte jamais et ne se rend pas à la cérémonie, en bas.

Pour le moment, le gamin attend son oncle Vittorio. On l'a envoyé l'attendre au pont pour lui dire qu'il ne monte pas, *là-haut*, car il est attendu pour un mariage, *en bas*. C'est un violoneux réputé et on a besoin de lui au pied levé : le musicien commandé a été arrêté suite à une bagarre avec le mari d'une femme

qu'il a séduite dans la vallée lors du mariage du fils du maire, le cavaliere Farabutta, responsable du parti fasciste du chef-lieu. Pour tous ces gens de *là-haut*, c'est très loin, autant dire dans un pays étranger ! Au hameau, on ne nomme pas les noms des villages, on dit simplement là-bas, ici, *là-haut*, tout en bas, au loin, et tout le monde comprend.

Le petit Giovanni était parti comme une flèche, suite à l'ordre gueulé par la tante, la grosse Maria et sans prendre son paletot ! Le tonton Toto comme tout le monde l'appelle là-haut, tarde. Le petit commence à s'inquiéter, pas pour l'oncle, mais pour lui : il sent une frousse bleue poindre et il a froid. Il est parti comme une flèche suite à l'ordre gueulé par la tante, la grosse Maria, sans prendre son paletot. Ambrosio, le bellâtre qui passe, une fois par mois, leur vendre toutes les bizarreries bigarrées dont ont besoin les femmes pour coudre, tricoter, ravauder, confectionner vêtements et linge de maison, a fait la commission au sujet du mariage de demain. Toto pourra passer la nuit chez Alfredo, son copain de régiment, le marchand de vin. Maria sait ce que ça signifie : une ribouldingue, une de plus, et un bon mal de tête. Bon, du moment qu'il est en forme pour la musique et qu'il rapporte les cent cinquante liras ! Elle espère quand même que Cristina, la postière, veuve de guerre, ne sera pas de la partie. Depuis le temps qu'elle tourne autour de son mari.

Ah, enfin, voilà tonton ! Le gamin se précipite au cou de son oncle préféré qui, lui, est revenu des tranchées contrairement à son papa à lui qui est toujours porté disparu. Il va pouvoir remonter avant la nuit. La commission transmise à toute vitesse, il se retourne et va pour s'enfuir à toutes jambes quand l'oncle le retient fermement par le bras et lui colle dans la bouche un sucre d'orge et un gros bisou moustachu sur la joue. Le gamin est aux anges et attend un peu avant de partir. Il fait de grands signes de la main à son oncle jusqu'à ce que celui-ci disparaisse à sa vue au bout du pont et vite, vite, reprend le chemin de la ferme. Il espère croiser en chemin les hommes rentrant des champs mais ça fait déjà un bon moment qu'il ne les entend plus chanter, que ne résonne plus la houe quand elle rencontre une pierre. Sa remontée se veut rapide, déterminée. Il court, il court, le froid n'a plus prise sur lui. La sueur commence à mouiller son front. Juste après le tunnel d'aubépines, la longue sente raide, parsemée de cailloux sur lesquels il manque de glisser dans sa hâte de parvenir enfin là-haut, fait un virage qui permet de contourner le grand chêne. Une chouette hulotte vient de passer devant lui, sans doute effrayée par sa présence. Il a senti sur son front le souffle du battement de ses ailes. La pénombre naissante ne manque pas de l'inquiéter

d'autant qu'il a senti une présence, un froissement dans le buisson auprès de l'arbre centenaire qui avale les dernières lueurs du jour. Il se fige coupant son élan dans un réflexe d'autodéfense. Il écarquille les yeux, il y a quelque chose ou quelqu'un. Il veut appeler mais ses cris restent coincés dans sa gorge.

L'inquiétude le gagne, ses jambes refusent toutes injonctions. Il n'a jamais connu la panique auparavant. Il croit, il veut, entendre au loin un appel puis plusieurs voix encore bien éloignées, paraissant crier son petit nom mais le silence se fait subitement total.

L'obscurité d'un soir sans lune tombe d'un coup. Seules deux fentes lumineuses trouent le noir de la nuit naissante. Il ferme les yeux.

Enfin, il perçoit son nom crié par une voix féminine.

— Nanni, Giovanni, mon petit !

— Maman, maman...

Les hommes qui étaient sortis avec le fusil l'entourent et fouillent du regard les alentours. Rien, on ne voit rien. Antonio porte l'enfant en pleurs. Tout le monde se retrouve dans la cuisine, sa mère, aidée des autres femmes, le réchauffe auprès de l'âtre. L'une lui frotte les pieds, une autre le couvre d'une couverture, la grise à bandes marron celle qu'Antonio a rapporté du régiment. Sa mère le tient près de son sein, le petit sent sa douce chaleur et son odeur familière qui, espère-t-il lui fera oublier la senteur fauve qui s'est glissée auprès de lui tout à l'heure.

— Où étais-tu ? Qu'est-ce qui s'est passé ? On a entendu le loup, est-ce que... ?

Mais aucune parole ne peut sortir de la bouche de Nanni, il voit encore les yeux le fixer. Un bol de bouillon chaud passe de main en main vers le fauteuil dans lequel il est maintenant enfoncé sous la couvrante rêche. Les cuillerées du liquide odorant lui brûlent la gorge mais lui procurent des frissons d'une tout autre teneur que ceux engendrés par la peur dans le chemin noir. Cette nuit, il va dormir avec sa mère, dans le grand lit. Au moins, il a gagné ça.

On parle en bas autour de l'âtre. Demain, les hommes vont organiser une battue. Dès ce soir, les chiens ont eu à renifler les maigres vêtements du gamin. Si c'est un loup, on va le forcer au matin avant d'aller au champ. Il est peut-être

dans le bois des caillies. Pour plus de sûreté, des hommes vont aller dormir, armés, dans l'étable, dans l'écurie et surtout dans la bergerie.

Le petit Giovanni, le fils du mort qui n'existe pas, fait semblant de dormir quand sa mère vient s'étendre auprès de lui. Il ne veut pas avoir à répondre aux questions. Quand il sent sa mère endormie, à cause de sa respiration régulière puis légèrement sonore, il se détend et se sent disposer à réfléchir à son aventure extraordinaire. Il a préféré ne pas dire un seul mot pour l'instant. Personne ne va le croire de toute façon, c'est sûr ! Ou alors peut-être Albina...

Les yeux se sont rapprochés jusqu'à le toucher. Il a cru à une apparition. Un esprit ? La vierge Marie ? Non, il y avait cette odeur forte, animale, mélange de terre et de viscères. Ça sentait comme quand on tue le cochon et que les chiens se jettent sur les boyaux encore fumants. Il se rappelle de l'odeur du boudin frais encore chaud, d'habitude ça l'écœure, mais là non. Oui, ce pourrait être un peu ce mélange. Puis un souffle épais lui est passé sur tout le corps, s'est approché de ses lèvres, il a senti des poils qui lui ont rappelé le bisou du tonton. Alors soudain, une masse vivante s'est allongée auprès de lui, une chaleur intense émanait de ce corps inconnu. Il s'est réchauffé instantanément et sa peur a disparue. A-t-il dormi, s'est-il évanoui ? Il ne se souvient que de son nom, à un moment, crié de vive voix.